

La parole aux défunts

Visite du cimetière animée par les défunts eux-mêmes

Les 2 et 9 juillet 2022

Merci à tous les bénévoles qui ont apporté
leur soutien à cette belle aventure:

Le comité «Cimetière» des fêtes du 350ième anniversaire:

Stéphanie Bush

Germain Fortin

Stéphane Houle

Karine Lachance

Bertrand Miville Deschênes

et tous les «comédiens» présentés dans les pages qui suivent.

Geneviève De Chavigny

1646-01-28 - 1724-01-21

interprétée par

Marie Castonguay



Je suis Geneviève de Chavigny.

Bienvenue à cette visite...

On m'a dit que l'adresse du cimetière est le 666... donc, tout est possible! Vous savez, en haut comme en bas, on entend tout et on finit par tout savoir. J'ai su qu'il y aurait de grandes festivités dans le cadre du 350e et que certains de mes censitaires seraient ramenés à la vie pour faire connaître leur histoire. Je me suis donnée la permission permet de venir vous saluer et de vous accueillir.

Je suis née en 1646. Je ne suis pas native du Cap et donc je n'ai pas non plus été inhumée ici. Toutefois, plusieurs personnes qui se retrouvent ici ont grandement contribué au développement de ma seigneurie. Je suis demeurée soucieuse du bon développement de ma seigneurie.

Je vous explique. Je me suis mariée à 14 ans avec Charles Amiot, en 1660. Il était très impliqué dans le développement du territoire. Donc, suite à son décès accidentel en 1669 et en considération des bons services qu'il a rendus à ce pays, l'intendant Talon m'a concédé la première et principale seigneurie de Cap-Saint-Ignace.

Comme je suis une femme d'action, je me suis empressée de mettre en valeur ce beau domaine. Donc, progressivement, j'ai concédé à des colons des terres afin qu'ils défrichent, construisent et occupent le territoire de ma seigneurie. Je me suis finalement remariée et j'ai donné à mon fils Charles Amiot de Vincelotte la seigneurie afin qu'il poursuive son développement. Je suis très fière des ses accomplissements.

Bon! Assez parlé de moi... Je laisse la parole aux défunts et à LA MORT le pouvoir de les ramener à la vie !



La Mort

interprétée par

Simon Therrien



Bonjour à vous,

Je suis la MORT...

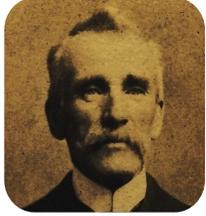
C'est moi qui viens chercher les âmes lorsqu'elles sont réclamées au paradis.

Je suis un faucheur de vie, mais j'ai également le pouvoir de ramener les gens à la vie pour différentes raisons.

Aujourd'hui, à la demande spéciale des organisateurs des fêtes du 350ième du Cap, je vais redonner la vie à quelques personnes du Cap, pour les besoins de la visite.

J'espère que vous apprécierez...

Donc, commençons cette visite...



Denis Bernier

1843-10-28 - 1925-04-28

interprété par

Denis Guimont



Bonjour,

Bienvenue à vous tous qui avez osé monter la Côte-à-Denis. Au Cap, il n'était pas de bon ton de dire à quelqu'un: «T'en fais pas, tu vas remonter la côte», à cause de la Côte-à-Denis qui est la côte du cimetière.

Pendant des décennies, les gens ont parlé de moi comme étant le croque-mort. Je m'appelle Denis Bernier. La Côte-à-Denis c'est Ma côte. Ici au nord du cimetière, vous pouvez encore voir le gros garage qui me servait d'atelier. C'est là que je fabriquais les cercueils plus ou moins «sur mesure» et les petits cercueils blancs pour les jeunes enfants. J'y ai aussi construit le petit corbillard blanc réservé à la cérémonie des Anges, lequel a été utilisé, entre autres, lors du décès de Isabelle, la cadette du Dr Cloutier en 1921.

Il m'est même arrivé de fabriquer d'avance un cercueil plus grand que la normale pour un client lui-même plus grand que la normale. Il le gardait dans sa cave pour servir le moment venu. Toujours est-il que le client l'a revendu aux proches de quelqu'un de moins prévoyant que lui, pour le dépanner. Ça s'est même produit à deux reprises avant qu'il ne s'en serve lui-même!

Je n'étais pas que «croque-mort» mais aussi très bon menuisier (un héritage de mon père Louis) et j'exerçais le métier de charron. Ce talent de menuisier et de charron, je l'ai transmis à mes fils dont trois en ont fait leur propre métier.

Nous avons, mes garçons et moi, défriché le haut de la côte et construit cinq maisons en tout; une pour chacun de mes cinq fils. J'avais aussi une fille, Adélosa; mais on ne construit pas une maison pour sa fille. «Qui prend mari, prend pays», c'est bien connu. La maison que j'ai habitée, vous la voyez de l'autre côté de la route de la «station», aujourd'hui route du Souvenir. Il n'y a pas si longtemps, elle était encore habitée par ma petite-fille Jeannette, la fille de Bernard, maîtresse d'école bien connue au Cap.

Depuis, Jeannette est venue nous rejoindre ici au cimetière. Je me demande pourquoi ce lieu si tranquille a un tel pouvoir d'attraction. Probablement parce qu'ici, il n'y a plus de chicanes, de convoitises et en fin de compte plus de problèmes. Sur nos pierres tombales, il est écrit RIP, *Requiescant in Pace*, qu'ils reposent en paix. C'est ce que nous faisons et on le fait bien!

Quand j'ai pris de l'âge, j'ai vendu mes activités funéraires à Edouard De la Durantaye qui les a transmises à son fils André qui les a à son tour transmises à ses deux fils, Bernard et Benoît.

Vous allez au cours de votre visite rencontrer des gens que j'ai connu et d'autres qui ne sont pas mes contemporains. Ils vont vous raconter leur histoire et parfois l'enjoliver, allant même jusqu'à emprunter quelques anecdotes à d'autres pour embellir la leur. Entre vous et moi, il doit vous arriver d'en faire autant. Surtout si vous êtes amateurs de pêche!

Suivons La Mort. Elle va nous conduire à votre prochaine rencontre...

**Louis-Amédée
Beaubien**

1821-02-23 - 1878-06-16

interprété par

***Christian Guimont
ou Patrice Fortin***



Bonjour à vous tous,

Je suis Louis-Amédée Beaubien. Je suis né et ai été baptisé le 23 février 1821 dans la paroisse Saint-Jean-Baptiste-de-Nicolet. Je suis le fils de Louis Beaubien, cultivateur, et d'Elizabeth Manseau.

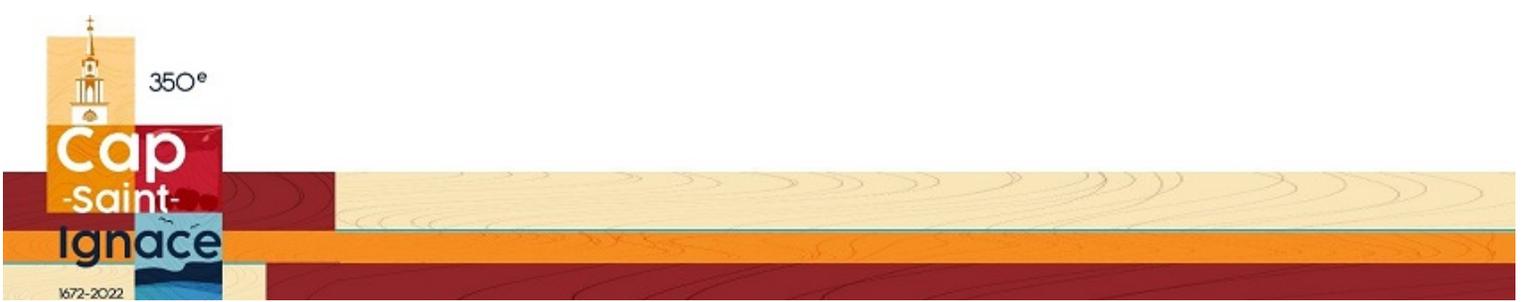
J'ai fait mes études pour devenir notaire et j'ai débuté ma carrière le 12 janvier 1848.

Je me suis marié le 12 novembre 1851 à Cap-Saint-Ignace à ma tendre Louise-Euphémie-Emma, fille d'Antoine-Gabriel Chenest et de Hermine Boisseau, de Cap-Saint-Ignace.

Comme mon épouse est une Chenest, je suis devenu l'héritier principal de la seigneurie de Vincelotte et j'ai donc hérité du manoir seigneurial. C'est pourquoi nous sommes venus vivre ici. Ensemble, nous avons eu 4 enfants, dont 3 sont décédés en bas âge, 2 de ceux-ci à 1 an et 1 à 20 ans.

Mon seul fils survivant, Joseph-Amédée, a fait comme moi une carrière de notaire. Il a vécu jusqu'à 60 ans. Bien évidemment, il a hérité de la seigneurie à mon décès.

Il est décédé à Montmagny le 31 juillet 1919 et a été inhumé au cimetière de l'Anse à Montmagny le 4 août. Puis, il a été exhumé le 11 mai 1920 pour être réinhumé au cimetière de Cap-Saint-Ignace où il repose en paix non loin de nous.



Au cours de ma carrière de notaire, à Cap-Saint-Ignace de 1853 à 1878, je peux vous dire que j'en ai traité des successions, des testaments et toutes sortes de contrats. J'en ai connu des secrets de famille. Je pourrais vous en raconter, mais vous comprendrez que je dois maintenir la confidentialité de mes clients, même si plusieurs, je devrais dire tous, ne sont plus de ce monde.

Je me suis présenté et j'ai été élu maire le 25 janvier 1858. À l'âge de 36 ans, je devenais le 2ième maire de Cap-Saint-Ignace, poste que j'ai occupé pendant 20 ans. À ce titre, j'ai été soucieux de maintenir le calme. Afin d'assurer le développement de la municipalité, nous avons ouvert quelques chemins nouveaux.

Je suis mort subitement à l'âge de 56 ans, le 17 juin 1878 et je fus inhumé le 21.

Merci pour votre écoute, je me joins à votre groupe pour le reste de la visite, mais ne comptez pas sur moi pour vous dévoiler des secrets.



Jean-Baptiste Bélanger

1852-01-01 - 1924-09-06

interprété par

Stéphane Houle



«Bienvenue à bord!» comme je disais aux passagers du Savoy au départ de Port-Menier ou de Québec. Capitaine Jean-Baptiste Bélanger pour vous servir!

Je pense bien que c'est de l'eau de mer qui coule dans mes veines. Mon père Édouard était navigateur et constructeur de navires à voile à l'Anse-à-Gilles. Mes frères Ariste et Joseph étaient aussi dans le métier. Pour ce qui est de mon frère Arthur, il y a aussi goûté avant de virer commerçant de bois.

J'avais déjà essuyé pas mal de grains quand, en 1896, j'ai commencé à travailler pour Henri Menier, le magnat du chocolat. Pendant quatorze ans, j'ai transporté ses invités de marque, ses ouvriers, ses marchandises et même ses animaux de compagnie: orignaux, chevreuils, renards, lièvres, etc...

Les chevreuils d'Anticosti proviennent des alentours de Saint-Cyrille et surtout du Cap. Ici, c'est mon ami Georges-Étienne Boulet qui s'est occupé de les amener prendre le bateau. Vous allez peut-être le rencontrer. Il rôde souvent par ici dans le cimetière.

En 1910, j'ai pris les commandes de l'Eureka. Ce bateau-pilote avait charge de la malle océanique (la poste) qu'on transbordait de Pointe-au-Père vers les transatlantiques et vice versa.

Déjà en 1910, j'ai aidé à l'arrestation du Dr Crippen accusé du meurtre de sa femme et qui avait embarqué en Angleterre en toute hâte à bord du Montrose avec sa maîtresse. Ils tentaient de fuir la police. C'est le capitaine du Montrose, Henry Kendall, qui l'avait reconnu et dénoncé. On dit que c'est pour ça que Crippen a maudit Kendall et son navire.

C'est quatre ans plus tard que la «malédiction de Crippen» a pris tout son sens. Le 29 mai 1914, je venais tout juste de récupérer le pilote Adélarde Bernier qui s'était chargé de l'Empress of Ireland depuis Québec. Le capitaine Henry Kendall (eh oui, le «maudit» du Montrose) venait de reprendre le commandement de son navire après le départ du pilote.

En arrivant à Pointe-au-Père, j'apprend que l'Empress a fait naufrage. J'arrive sur les lieux quarante minutes plus tard. Plus de traces du navire. Quatre ou cinq canots avec des naufragés à bord, d'autres toujours vivants dans l'eau glacée du fleuve. Je prends en charge quelques 150 de ces malheureux et les ramène à Rimouski.

Arrivé peu après moi, le Lady Evelyn commandé par Jean-Baptiste Pouliot a récupéré les quelques 330 naufragés pris en charge par le Storstad qui avait envoyé l'Empress par le fond.

Mes deux autres traversées ainsi que celles du Lady Evelyn n'ont permis de ramener que des cadavres.

« Je peux dire que j'ai vu bien des choses dans ma carrière de marin, mais je n'oublierai jamais le spectacle qui s'offrit à mes yeux dans cette nuit fatale du 29 mai. »



Caroline Fortin

1890-03-08 - 1978-10-11

interprétée par

Sylvie Bélanger



Je suis née en 1890. Mes parents étaient Édouard et Nathalie Bernier. Je suis décédée à l'âge de 88 ans, en octobre 1978. Je suis contente de pouvoir m'entretenir avec vous aujourd'hui.

Moi ce que je voulais ou que j'aimais dans la vie c'était d'aider les autres. Si j'étais née dans votre temps, je serais probablement devenue une infirmière ou une travailleuse sociale ou une sage-femme diplômée.

Je suis native du Cap, mais vers l'âge de 3 ans, nous sommes déménagés aux États-Unis. À l'époque, bien des Québécois partaient aux États pour travailler dans les manufactures.

Après avoir passé 15 ans aux États, nous sommes revenus au Cap, j'avais alors 18 ans. J'ai été au chevet de ma sœur malade. C'est un peu à cause de cela que je me suis trouvée une certaine vocation pour aider les autres.

Je me suis mariée, le 22 juin 1915, avec Adélarde Bernier. Nous avons eu six beaux enfants. Ah! il était bien patient mon Adélarde, car j'étais souvent appelée pour aller assister des femmes et des familles.

Pendant plusieurs années, on m'appelait pour venir aider une personne dans le besoin et très souvent pour assister une femme pendant son travail. C'est ainsi que j'ai débuté ma carrière d'aidante naturelle (comme vous dites maintenant). Je n'avais pas de formation de sage-femme. J'ai commencé en accompagnant les femmes pendant le travail, puis le médecin intervenait pour l'accouchement. J'ai fait ça pendant plusieurs années. J'ai pris de plus en plus d'expérience et même fait des accouchements seule, tout ça entre 1925 et 1951. J'étais identifié comme LA sage-femme du Cap, les femmes me réclamaient à leur chevet. J'en ai vu des bébés venir au monde. Je pense même que j'ai vu naître certains d'entre vous.

On disait de moi que je n'avais pas froid aux yeux. Dès mon arrivée, je mettais tout le monde en action. Vite! fallait faire bouillir de l'eau, sortir des guenilles, préparer le lit. Je demandais aux grands de sortir et de s'occuper des plus petits enfants. Fallait aussi que quelqu'un aille aviser le médecin.

En 1951, l'Hôpital de Montmagny ouvrait. Dès le début, il a offert le service des accouchements et c'est à cause de cela que j'ai pris, si on peut dire, ma retraite comme sage-femme.

J'ai également accompagné des gens en fin de vie. À l'occasion, suite à leur décès, je les lavais et les habillais pour leurs funérailles, tout se passait à la maison.

J'aimais aider les gens autour de moi. On me faisait confiance. Je gardais mon calme et mon sang-froid malgré la tempête du moment.

Je peux dire que j'ai eu une vie bien remplie et j'ai été heureuse d'avoir pu aider autant de femmes.

Merci de m'avoir écoutée.



Camille Boissinote

1881-08-18 - 1944-03-16

interprétée par

Karine Lachance



Bonjour,

Je suis mademoiselle Camille Boissinotte.

Mon père Joseph Boissinotte, originaire de Trois-Pistoles était comptable. Il s'est établi à Cap-Saint-Ignace dans les années 1870 et s'y est marié. Il a agi durant des années, voire des décennies, comme secrétaire-trésorier de la municipalité.

C'est chez nous que les gens de l'Isle-aux-Grues venaient se dégeler avant d'aller chez le Docteur Cloutier notre voisin, histoire de ne pas lui faire peur et surtout de ne pas faire peur à Madame docteur qui n'aimait pas beaucoup les excursions en canot à glace.

Ma demi-soeur Azélie a épousé Daniel Boulet, fils de Georges-Étienne Boulet, tous deux boulangers. Leur fabrique est devenue l'actuelle boulangerie Blouin.

À l'époque, les bureaux de postes étaient dans des maisons privées. C'est ainsi que je suis devenue maîtresse de poste. À ce titre, il va de soi que je connaissais tout le monde au village.

Ti-Loup Richard, de son vrai nom Charles-Octave, comme des milliers de Québécois opposés à la conscription, se cachait dans une curieuse tourelle de la maison qu'il habitait. Cette maison et sa tourelle existent encore aujourd'hui.

Un beau jour de 1918, Ti-Loup était au bureau de poste. Arrivent deux agents du gouvernement fédéral. Ils s'adressent à moi et me disent être à la recherche d'un certain Charles-Octave Richard. Je leur réponds que ce nom ne me dit rien et me tournant vers Ti-Loup je lui demande: «Toi Ti-Loup, connais-tu ça Charles-Octave Richard?» «Ça ne me dit rien.» de répondre Ti-Loup.

Ti-Loup est plus tard devenu secrétaire de la Commission scolaire et braconier impénitent. Pour lui, la saison de la chasse, c'était tout le temps. Il vendait à l'occasion à madame Dr Cloutier ce qu'il était convenu d'appeler du «fruit défendu» (Oie ou outarde bien plumée et non pas écorchée, enveloppée dans de la «gazette»). On se serait privé de tout ça s'il avait été arrêté. La solidarité villageoise a encore une fois fait ses preuves...

Autre anecdote de ma vie de maîtresse de poste: on avait montré à Jackie, le berger allemand du Dr Cloutier, à venir chercher le courrier au bureau de poste. Il s'aquittait de cette tâche avec un professionnalisme remarquable.

Le courrier entre les dents, rien ne pouvait l'arrêter ni même le distraire. Cependant, rendu à la maison, il refusait de livrer le courrier si on ne lui offrait pas un chocolat Moirs XXX!

La vie à cette époque était plus simple et les jours suivaient calmement leur cours.



Elzéar Méthot

1847-11-25 - 1898-02-12

interprété par

Jean-Pierre Landry



Bonjour à tous.

Je suis Elzéar Méthot, fondateur de la manufacture de lainage Méthot et frère.

Mon père Léandre était un homme d'affaires ambitieux. Il avait des intérêts dans le bois à la grandeur du comté. Il avait poussé sa chance un peu loin en construisant ses propres navires pour le transport du bois jusqu'en Angleterre. Une série de naufrages successifs et l'arrivée des navires à vapeur sont venus à bout de sa fortune. À son décès en 1881, les vautours de la finance, qui ne sont jamais bien loin, se sont emparés de ce qui restait de son «empire», laissant ma mère dans un grand désarroi.

J'avais épousé, quelques onze ans plus tôt, ma belle Zoé Cloutier, la demi-soeur d'Achille, père de notre filleul le Dr Jos Cloutier, médecin pendant cinquante et un ans au Cap.

Après le décès de mon père, j'ai retroussé mes manches et sauvé le peu que j'ai pu de l'effondrement de sa fortune. Un peu en aval du pont Blanchet, c'est sur un terrain contigu à l'immense cour à bois désormais propriété des Price, que j'ai construit ma manufacture de lainage.

De mon père m'est aussi resté un intérêt pour l'exploitation forestière. Aux limites de Saint-Eugène et de Saint-Cyrille, j'ai acquis des concessions et établi mes chantiers.

Nous, les Méthot, on a du coeur au ventre et du coeur tout court. Malheureusement, le coeur qui bat dans nos poitrines nous joue plus souvent qu'autrement de mauvais tours. À son décès, mon père n'avait pas soixante-trois ans. Quant à moi, je n'avais que cinquante ans lorsque mon heure a sonné. Mon fils Léandre, dit Léandrus, mourra du coeur à soixante ans en 1931. On m'a dit que plusieurs de mes descendants ont subi un semblable sort.

Le 12 février 1898, j'avais passé la semaine dans mes chantiers de Saint-Cyrille, lorsque j'ai été terrassé par une crise cardiaque. Ce pauvre Mgr Sirois était bien petit dans ses souliers lorsqu'il s'est chargé d'annoncer mon décès à ma femme et la préparer à l'arrivée de ma dépouille.

J'avais été maire du Cap pendant treize ans, mais mes funérailles ont surtout marqué les esprits par l'immense tempête de neige qui les a accompagnées et s'est poursuivie pendant deux jours et trois nuits.

En 1902, la manufacture est passée au feu. Mes fils Léandre et Edgar l'ont reconstruite au même endroit. Incendiée à son tour en 1937, elle sera reconstruite plus à l'ouest sur le chemin Vincelotte et plus tard revendue à Lasalle Blanket.



Joseph Brochu

1897-06-03 - 1967-08-08

interprété par

Jean-Marc Frégeau



Introduction en latin...

Bonjour à vous,

Je suis né Joseph-Pierre-Georges Brochu et fus baptisé le 3 juin 1897 à Saint-Pierre de la Pointe-aux-Esquimaux (aujourd'hui Havre-Saint-Pierre).

Je suis le fils de Estelle Fournier et du Capitaine Georges Brochu, navigateur et marchand. Mon parrain était Étienne Fournier, tanneur, et ma marraine Philomène Talbot de Cap-Saint-Ignace.

Nous sommes devenus résidents de Cap-Saint-Ignace en 1911, mon père était épicier à ce moment-là. J'ai passé mon enfance au Cap.

Plus vieux, j'ai fait mes études classiques au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière; mes études théologiques au Grand Séminaire de Québec et à Sainte-Anne. Je fus ordonné prêtre le 29 juin 1923, au Collège de Sainte-Anne, par Son Éminence le cardinal Louis-Nazaire Bégin.

En 1949, j'obtiens le poste de curé fondateur de la paroisse Saint-Mathieu de Montmagny, issue de la division de la paroisse Saint-Thomas, dont l'église a été incendiée, le 1er novembre 1948.

J'ai été fait chanoine honoraire, le 29 décembre 1958. Je vous assure que ce fut un grand honneur pour moi.

Je suis décédé à l'Hôtel-Dieu de Montmagny, le 8 août 1967. On a ouvert la nouvelle église de Saint-Mathieu, en août 1967, juste pour mes funérailles. Les travaux n'étaient pas terminés.

D'en haut, j'ai pu voir que la même année, ils ont fêté Noël dans mon église qui était enfin terminée. J'étais bien fier de cette réalisation.

On m'a d'ailleurs fait honneur, en créant la Fondation Chanoine Joseph-Brochu. Il y a également une avenue et même une salle qui porte mon nom dans l'église que j'ai contribué à bâtir.

Soyez assuré que du haut du ciel, je prie pour vous tous et pour le salut de vos âmes.



Léo-Pol Morin

1892-07-13 - 1941-05-29

interprété par

Alain Brebion



Bonjour,

Je suis Léo-Pol Morin.

Je suis né ici à Cap-St-Ignace, le 13 juillet 1892. J'étais le 7ième d'une famille de 8 et le chou-chou d'une de mes sœurs. C'est elle qui m'a appris à jouer du piano. Je n'avais que 8 ans et elle a rapidement compris que j'avais du talent...

Comme j'avais une santé fragile, j'ai passé une bonne période de mon enfance à la maison. Mais en 1909, à 18 ans, je pars pour Québec pour étudier le piano, l'orgue et l'harmonie. Cette même année, je compose une pièce pour les noces d'or de Mgr Sirois. Ils sont bien fiers de moi dans la famille.

Toute ma vie, je me promène entre Montréal et Paris où je fais des concerts de piano. Je vais partout en France, en Espagne et au Maroc. Bref, j'avais une carrière internationale.

J'ai fondé une revue d'art et de littérature. En 1930, j'écris un livre où je traite de musique canadienne et j'y inclus quelques-unes de mes critiques musicales.

Malheureusement, je suis décédé le 29 mai 1941, à 48 ans, dans un bête accident de voiture en compagnie de 4 de mes amis dans les Laurentides.

Je n'ai pas eu de femme ni d'enfant, car j'ai voué ma vie à mon art, la musique, en la jouant, la critiquant, l'écrivant ou l'enseignant...



J'ai eu une belle vie, car j'ai su m'entourer de ce que j'aimais le plus, la musique...

Mon premier piano et quelques-uns de mes objets personnels sont d'ailleurs à la bibliothèque du Cap qui porte mon nom.

J'ai été mis en terre ici avec mes parents.

Merci de vous souvenir encore de moi après toutes ces années.



J.E.A. Cloutier

1878-03-28 - 1954-11-19

interprété par

André Paris



Bonjour,

Je suis le Dr Joseph-Elzéar-Achille Cloutier.

Elzéar, c'est mon oncle et parrain, Elzéar Méthot bien connu au Cap. Il avait épousé Zoé Cloutier, la demi-soeur de mon père. Achille, c'est mon père, cultivateur de L'Islet. Ici les gens m'appelaient simplement le Dr Jos.

J'étais le seul garçon de la famille. J'avais six soeurs. Mon père avait deux terres à cultiver pratiquement à lui tout seul. Ma santé pour les durs travaux de la ferme n'était pas au rendez-vous. Alors mon père, séduit par le rêve américain, a décidé de déménager dans le Maine. Je n'y ai pas suivi la famille parce que le curé Charles Bacon de L'Islet avait des vues sur mon avenir et avait proposé de financer mes études si je restais dans le pays.

La famille d'Elzéar Méthot est alors devenue, en quelque sorte, ma famille d'adoption et sera à l'origine de mon attachement au Cap-Saint-Ignace.

Après des études au Collège de L'Islet, au Collège de Lévis et à l'Université Laval, j'ai été reçu médecin en 1903. Pauvre curé Bacon!

J'ai commencé ma pratique au Cap dans une nouvelle annexe de la maison de Léandre Méthot, Elzéar étant décédé en 1898. Un an plus tard, en juin 1904, j'ai acheté la maison d'en face et m'y suis établi. Je venais d'épouser Nancy Cloutier de L'Islet, petite cousine du célèbre capitaine Bernier, explorateur du Grand Nord.

Pendant 50 ans, j'ai habité cette maison. J'ai été le médecin de gens du Cap et aussi de ceux de l'Isle-aux-Grues. Je connaissais mon monde et me contentais parfois de poulets, de perdrix ou de lièvres en guise d'honoraires.

Nous avons eu sept enfants, trois garçons et quatre filles. On ne roulait pas sur l'or, mais on ne manquait de rien. J'ai même réussi à envoyer mon fils aîné, Louis-Marie, étudier à la Sorbonne où il a fait un doctorat en chimie. Mes autres enfants n'ont pas eu le même privilège, mais je me suis assuré qu'ils vivraient une bonne vie.

Malheureusement, en septembre 1921, ma fille cadette Isabelle, âgée de 4 ans, a été renversée par une automobile. Sans doute une des premières victimes de l'auto au Cap-Saint-Ignace mais certainement pas la dernière.

Comme bien des «notables» de l'époque, je me suis adonné à l'écriture. J'ai publié aux États-Unis dans le Journal of American Folklore des légendes et anecdotes de L'Islet dont «Le diable à la danse» et «Le cheval diabolique et la caverne du monument». J'ai aussi publié mon unique roman «L'erreur de Pierre Giroir» et divers textes intitulés: «Pourquoi les tourtes s'en sont allées?», «Une visite du Docteur à L'Isle-aux-Grues en hiver» et une monographie «Cap-Ignace 1900-1950».

J'ai été maire du Cap, coroner du district de Montmagny, membre fondateur de la Caisse populaire du Cap, président de l'Association médicale de L'Islet, Montmagny, Bellechasse et membre de la Société de généalogie canadienne-française.

Je me plais à penser que j'ai eu une vie bien remplie.



Gilles Couillard

1932-06-22 - 2004-07-09

interprété par

Donald Massé



Je suis Gilles Couillard. Je suis venu au monde en 1932. Décédé en 2004. Je suis le fils de Camille Couillard et ma mère était Joséphine Couillard. Mon père était pilote de navire sur le fleuve Saint-Laurent tout comme mon grand-père Jean-Baptiste qui est là tout près de nous. J'ai épousé ma belle Louissette en 1960 et nous avons eu deux belles filles, Nathalie et Caroline.

Dès mon jeune âge, j'étais fasciné par les avions, j'en fabriquais toutes sortes pour m'amuser à les faire voler. Au grand désespoir de mon père, je rêvais de piloter des avions. Il trouvait que c'était un métier bien dangereux pour l'époque. Dès l'âge de 16 ans, j'avais ramassé assez d'argent pour me payer des cours de pilotage. En cachette de mon père, car il n'aurait pas approuvé, je me suis inscrit et j'ai suivi mes cours à l'aéroport de Montréal et à celui de Québec.

À cette époque, le métier de pilote d'avion était peu répandu, marginal et dangereux. Mon héros était Charles Lindberg qui avait fait la première traversée de l'Atlantique en 1928. Moi je ne voyais pas le danger, c'était mon rêve et j'étais déterminé à le réaliser. J'étais bien fier de moi, de mon audace ! Je voulais devenir pilote de brousse. Le défi est plus grand et je n'avais peur de rien.

À 17 ans, j'ai réussi tous mes examens après avoir fait les 200 heures de pratique de vol. J'avais obtenu ma licence de pilote tant pour le privé et que pour le commercial. J'ai eu mon premier contrat avec une compagnie de cartographie.

Je pourrais vous parler toute la journée des différentes aventures et défis que j'ai dû surmonter lors de mes vols, particulièrement dans le Nord du Québec, où j'ai eu à faire quelques périlleux atterrissages.

En 1950, j'ai commencé à donner des cours de pilotage, entre autres, en Beauce. J'ai offert également des tours d'avions aux particuliers. Mais cette année-là, j'ai réalisé un autre rêve; j'ai acheté mon premier avion un Stinson-108 et ensuite un autre, un Aeronca-Sedan. Cet avion n'avait qu'un moteur et des skis en bois pour atterrir sur la glace.

On me demandait souvent d'aller en urgence chercher des malades aussi bien à l'Île-aux-Coudres qu'à l'Isle-aux-Grues.

En 1954, j'acquies Montmagny Air Service inc., une petite compagnie aérienne, fondée deux ans plus tôt par Marius Lachaine. J'ai exploité l'entreprise à l'aide de deux Aeronca (3 passagers) et d'un Cessna 180 (3 passagers). En 1960, j'ai acheté une terre en bordure du fleuve pour y fonder Air Montmagny. Ouf ! Le terrain a nécessité de grands travaux de solidifications. Après bien des efforts et beaucoup de persévérance, l'aéroport a été fin prêt pour accueillir de petits avions. J'étais très fier et heureux. Bien des années de bonheur ont suivi. J'étais toujours disponible pour aller chercher ou amener des gens entre Charlevoix, l'Île-aux-Coudres, l'Isle-aux-Grues (pour le courrier) ou l'Île-aux-Oies, surtout dans le temps de la chasse aux oies qui était très renommée à cette époque. Les gens venaient de partout : du Québec, de l'Europe et des États. J'allais même conduire le vétérinaire à la Grosse-Île.

En 1980, j'ai pris ma retraite. J'ai vendu mon entreprise à M. Benoît Buteau, mon fidèle associé, pilote et mécanicien, ainsi qu'à M. Gaston Gosselin. Bref, je peux dire que j'ai réalisé mon rêve d'enfance. J'ai vécu une multitude d'aventures. J'ai aidé tant de personnes. Je voulais rendre service à ma communauté.

Voilà... Ça m'a fait plaisir de vous voir et bonne suite de visite.



Thérèse Coulombe

1900-10-19 - 1997-12-23

interprétée par

Marthe Landry



Bonjour,

Je suis Thérèse Coulombe. Je suis née en novembre 1900 et je suis décédée en décembre 1997.

J'ai été organiste durant près de 65 ans. J'ai débuté ma carrière d'organiste à 23 ans.

J'étais une femme fière et tout le temps bien mise. Je me plaisais à dire que j'étais une femme raffinée et fière. Je m'assurais du raffinement tant dans ma maison que sur ma personne. De même, je choisissais ma musique avec beaucoup d'attention, de discernement et de parcimonie.

J'étais une femme autonome pour mon époque. J'ai hérité de la maison familiale. J'avais ma voiture. J'ai pris soin de mes parents jusqu'à la fin.

Lorsque je recevais, ma table était bien mise, je sortais ma belle nappe et ma belle vaisselle. J'offrais un apéritif de bon goût. Je m'assurais que tout était parfait. J'aimais avoir de la classe.

Je fus titulaire des orgues de l'église de 1923 à 1988. Je ne me suis pas mariée, car j'ai consacré ma vie à la musique sacrée et aux chants liturgiques.

J'étais connue pour avoir un caractère particulier. Je collaborais mieux avec certaines personnes plutôt que d'autres. Pendant que je dirigeais la chorale, j'étais très exigeante. Je voulais que mon groupe d'hommes soit bien accordé tant avec moi qu'avec la musique.

J'aimais beaucoup écrire. J'ai fait parvenir différents textes aux journaux ou je revendiquais, entre autres, le droit des femmes.

J'avais un côté artistique. J'ai donné des cours de piano, j'ai brodé de très beaux morceaux et j'ai même fait de la peinture. J'ai d'ailleurs signé plusieurs tableaux.

Finalement, je me suis impliquée au sein de la communauté, notamment en participant à la fondation du cercle des fermières.



Napoléon Fournier

1881-01-16 - 1940-01-09

interprété par

Jacques Blanchet



Bonjour à tous.

Merci d'être présent en grand nombre cet après-midi.

Je suis Napoléon Fournier, né le 17 janvier 1881. Je suis décédé en 1940. J'ai été maire de Cap-Saint-Ignace de 1923 à 1937. Certains diront que je n'ai pas toujours été maire durant cette période. Ils ont raison puisque j'ai démissionné de mon poste le 2 avril 1931, avec 3 de mes conseillers, en raison d'une petite mésentente liée à la nouvelle salle paroissiale.

L'économie n'est pas très bonne en 1931, après la crise économique de 1929. Le gouvernement a donc fourni de l'argent pour soulager les chômeurs et pour permettre des chantiers pour certains travaux publics. J'étais de ceux qui souhaitaient une nouvelle salle paroissiale alors que d'autres membres de mon conseil municipal voulaient investir cet argent dans la restauration de l'ancienne salle. Cette dernière option remporte le vote le 2 mars mais, les travaux sont interrompus le 20 mars à la suite de la découverte d'une fissure dans un des murs. Un inspecteur du gouvernement va condamner le bâtiment en raison de murs lézardés. Il sera démoli le 2 mai.

Une nouvelle construction verra le jour. Le 18 mai 1931, je suis réélu par mes concitoyens mais, je devrai attendre le 28 septembre pour être officiellement réélu, car une contestation devant les tribunaux va annuler l'élection. Heureusement, car les conseillers étaient tous contre moi!

Pour ceux que ça intéresse, c'est Joseph Gamache qui va assurer les fonctions de maire entre ma démission et ma réélection. C'est lui qui va trancher en faveur de la nouvelle salle après l'inspection.

Un autre de mes faits d'armes est encore présent dans la municipalité et représente bien la détermination que j'ai mise pour obtenir la nouvelle salle paroissiale. Il s'agit de ma fameuse pierre N.F. 1931 qui se trouve encore aujourd'hui au-dessus de la porte centrale sur la façade de l'édifice. Les 3 conseillers qui m'appuyaient pour l'obtention de cette salle ont commandé la pierre à Québec.

Malheureusement, celle-ci est arrivée après l'élection du 18 mai. Pas de problème, le contremaître était un bon ami des maçons et il l'a fait installer tôt le matin avec quelques rangs de briques par-dessus. Quand mes adversaires ont vu ça, le mortier était déjà durci, il était trop tard.

En novembre 1931, le conseil municipal siège pour la première fois dans la nouvelle salle et en 1936, le bureau de poste s'installera aussi dans la salle paroissiale.



Joseph-Valère Côté

1858-01-30 - 1932-01-07

interprété par

Michel Fortin



Bonjour à vous tous,

Je suis le Dr Valère Côté. Je suis né le 30 janvier 1858 à Saint-Laurent Ile-d'Orléans, mon père était Valère-Joseph Côté et ma mère était Philomène Noël.

Je suis devenu médecin en 1882. Je me suis marié à Notre-Dame de Québec, le 11 janvier 1883 avec ma belle Marie-Olympe Lapierre. Elle a été une bonne épouse et m'a épaulé tout au long de notre vie. Après quelques années de pratique, Olympe et moi nous sommes installés en 1887 au Cap, comme on dit. Nous avons eu plusieurs enfants. L'un de nos fils, Raoul, est aussi devenu médecin comme moi.

Comme médecin, je fus longtemps affecté à l'évaluation des immigrants. Aussi, l'été nous étions résidents de Saint-Luc de Grosse-Île et l'hiver nous revenions au Cap, car il n'y avait pas ou très peu d'arrivée de bateaux.

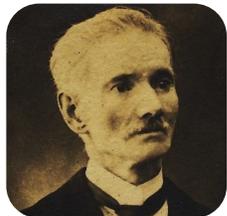
Mes séjours à «l'île de la quarantaine», comme on disait dans le temps, ou à la Grosse-Île, inquiétait beaucoup mon épouse. Elle avait toujours peur que j'attrape une de ses maladies qui venait d'Europe ... Mais finalement, non. Nous avons développé des méthodes de désinfection et prenions les moyens pour nous protéger. On m'a dit que vous connaissiez ça le lavage des mains et le port du masque. C'était les mêmes façons de faire pour nous, le personnel soignant, dans le temps.

J'ai aussi contribué à la vie de ma communauté. Je fus maire de Cap-Saint-Ignace, du 3 février 1908 au 1er juin 1908, dans un contexte assez particulier, car les élections ont été contestées et je n'ai pas été réélu.

J'ai également présidé le comité de Bienvenue lors du retour des soldats de la Première Guerre mondiale en 1919. Je fus président de la Commission scolaire du Village du 12 juillet 1924 au 15 juillet 1928.

Olympe est décédée deux ans avant moi, soit le 10 septembre 1929 à 72 ans et 11 mois. Son départ m'a dévasté. Quant à moi, je suis décédé à Cap-Saint-Ignace le 7 janvier 1932 à 73 ans et 11 mois et je fus inhumé ici même le 11 janvier.

Voilà, je vous ai donné un aperçu de ma vie, j'espère que cela vous a informé de la contribution d'une personne disparue depuis longtemps.



Georges-Étienne Boulet

1855-11-21 - 1927-06-18

interprété par

André-Louis Guimont



Bonjour,

Je suis Georges-Étienne Boulet, boulanger de mon métier et chasseur émérite par surcroît. Je suis né au Cap tout comme mon père Étienne et ma mère Olive Caouette. J'ai été le parrain, entre autres, de Achille Guimont dit «Ti-Boss» et de son fils l'abbé Serge.

À l'époque, à part les cultivateurs et les «notables», beaucoup de gens avaient de petits commerces. Qui marchand général, qui forgeron, qui menuisier, qui charron (et même croque-mort comme Denis) qui boucher, boulanger ou épicier (faut bien manger!).

Pour ma part, j'avais ma boulangerie dans la rue Jacob. Plus tard, c'est mon fils Daniel qui a repris le flambeau toujours sur la rue Jacob. Il avait épousé Azélie Boissinotte, la fille de Joseph et soeur de Camille, la maîtresse de poste que vous avez peut-être rencontrée.

On m'a dit qu'en mars 1939, la boulangerie, la grange et la maison de Daniel sont passées au feu. Qu'à cela ne tienne. Il a «retroussé ses manches», comme on dit et, fin juillet 1939, il entrait dans sa nouvelle maison. Une belle maison de briques qu'on peut voir encore à côté de la boulangerie qui a changé de propriétaire. Il paraît que le pain n'en est pas moins bon, au grand bonheur des gens du Cap, de L'Islet et de Montmagny.

En 1896, M. Menier, le propriétaire de l'île-d'Anticosti voulait plus de cerfs que ce qui lui avait été fourni par les gens de Saint-Cyrille et des environs. Il m'a été demandé de lui fournir vivants une centaine de cerfs, et possiblement des orignaux, caribous et castors.



Capter des cerfs vivants est un peu plus compliqué que la simple chasse. C'est un travail d'équipe. Une dizaine d'hommes se chargent de rabattre sept ou huit cerfs vers un terrain dégagé où les bêtes s'enfoncent dans la neige. Avec nos raquettes, on peut alors leur mettre le pied dessus pour les immobiliser et les attacher par les pattes.

On gardait les cerfs dans des granges jusqu'au printemps. Mis en cages de bois et chargés sur le train, ils partaient pour Rimouski. Puis ils étaient embarqués sur le Savoy à destination d'Anticosti, sous le commandement de Jean-Baptiste Bélanger. En ce printemps 1897, on a livré environ 150 cerfs que M. Menier payait 15\$ chacun, 20\$ pour une femelle gestante. 150 fois 15\$ ou 20\$, ça fait une somme assez rondelette.

Je repense à Joseph Boissinotte, le beau-père de Daniel. Il a été pendant des années, voire des décennies secrétaire de la municipalité. Sa pierre tombale était encore ici il y a bien des années, mais elle est disparue. Il se passe toutes sortes de choses dans les cimetières et parfois les souvenirs de nos bâtisseurs s'effacent. On est pourtant dans la route du Souvenir ...

Bon, je crois bien que je vais vous laisser aller.



Arthur Richard

1896-12-02 - 1972-05-04

interprété par

Germain Fortin



Bonjour à vous tous mes sœurs et mes frères.

Je suis heureux de vous voir en grand nombre afin d'entendre parler certains de mes fervents fidèles.

Je n'ai pas grand-chose à dire à mon propre sujet sinon que j'ai été un prêtre présent pour mes fidèles et j'ai travaillé fort pour maintenir leur foi.

Je considère toutefois avoir fait une chose importante. J'ai écrit et documenté l'histoire de Cap-Saint-Ignace. Je me suis dévoué corps et âme afin de relater les événements marquants de notre histoire entre 1672 et 1973... À ce moment, nous nous apprêtons à fêter nos 300 ans d'histoire.

Ensuite, M. Rosaire Dionne et M. Germain Fortin ont poursuivi mon œuvre et ont répertorié les événements entre 1972 et 1995.

Les organisateurs des festivités du 350^e m'ont dit que mon ouvrage avait été très utile pour la préparation de différentes activités de type historique.

Si notre histoire vous intéresse, nos livres sont à vendre au kiosque de la billetterie et d'information au cœur du village.

Bonne visite à vous tous et bonnes festivités.



Zélia Vézina

1875-03-04 - 1960-06-04

interprétée par

Martine Houle



Je m'appelle Zélia Vézina. Je suis née en 1875. Tout le monde me connaît sous le nom de Mme Ludger Bernier. Nous étions les propriétaires de l'un des magasins généraux du Cap. Mon mari et moi avons acheté le magasin de M. Amédée Bernier en 1910. Malheureusement, mon Ludger est décédé en 1917.

J'ai continué d'exploiter le magasin jusqu'à mon décès en 1960. Donc, pendant environ 50 ans, j'ai servi plusieurs personnes et familles du Cap. J'avais de l'aide de nos enfants, Yvonne, Eva, Rosée, Henri, Antonio et Adrien qui ont d'ailleurs pris la relève à mon décès. En 1975, ils ont dû fermer à cause de l'arrivée des grands magasins à Montmagny. Le commerce est maintenant devenu une résidence pour personnes âgées.

À l'époque, tout le monde venait acheter chez nous. Nous avions un peu de tout. Du tissu pour faire les vêtements, des habits scolaires (blanc et gris), tout le nécessaire pour faire de la couture. Nous avions aussi une section réservée aux sous-vêtements féminins. Nous avions de la nourriture en vrac (farine, gruau, sucre, sel, cassonade) et un peu de quincaillerie, entre autres, de la peinture. Nous avions de magnifiques chapelets, des souvenirs religieux en lien avec différents sacrements (baptême, communion, profession de foi, etc.). Plusieurs d'entre vous, étant enfants, sont venus acheter des petites choses, mais vous veniez aussi pour l'achat des fournitures scolaires (crayons, cahiers).

Il était de coutume, après la messe du dimanche, que les familles arrêtaient chez nous pour faire l'achat des produits nécessaires pour la semaine. Nous étions presque tout le temps ouvert et si nous ne l'étions pas, on venait directement frapper à notre porte.

Merci de m'avoir écoutée, ça m'a fait du bien de prendre un peu l'air.



Jeannette Bernier

1926-05-14 - 2019-11-27

interprétée par

Roseline Blanchet



Je me présente,

Mlle Jeannette. Je suis née le 14 mai 1926 et je suis décédée, assez récemment, le 27 novembre 2019.

Je suis la fille de Bernard Bernier, le fils de Denis, et de Marie Gagné.

Une fois mes études terminées à l'école normale, j'ai commencé dès l'âge de 18 ans, en 1944, ma carrière d'enseignante. Ce fut d'abord dans les écoles de rang. Il y en eut plusieurs. Fallait monter vers notre école soit en vélo, soit en raquette l'hiver. Je retournais chez mes parents les fins de semaine. Le dimanche, à l'occasion, un bon samaritain ou mon père m'accompagnait en voiture à cheval.

J'ai enseigné ensuite au collège des Frères Maristes. Au départ des frères, j'ai même assuré la direction un certain temps. Le salaire n'a pas été augmenté pour autant. J'ai collaboré à la mise en œuvre de la première école publique primaire, l'école Mgr Sirois, où j'ai terminé ma carrière.

J'ai été enseignante pendant 43 ans !

Donc, la plupart d'entre vous m'ont eue comme maitresse d'école. Oui, oui, je reconnais mes petits tannants. Ça me fait toujours plaisir de vous revoir. Vous étiez tous un peu mes enfants.

J'ai contribué à l'amélioration de la condition de travail des enseignantes. Au début, on gagnait 200\$ par année et nos patrons étaient les commissaires d'école. Il n'y avait pas de syndicat. Les commissaires décidaient en août qui serait l'enseignante de telle ou telle école. J'ai vu et vécu quelques injustices. C'est pourquoi je me suis impliquée pour protéger nos droits.

Étant une fervente croyante, à ma retraite, je me suis impliquée dans la pastorale. J'accompagnais les enfants et les parents pour leur préparation à recevoir différents sacrements (baptême, première communion, confirmation, profession de foi). J'ai donc toujours été proche et entourée d'enfants.

Je n'ai pas eu d'enfant, mais je crois avoir contribué à élever et aimer plus de 1500 enfants. Tout le monde du Cap, à mon époque, a dû connaître Mlle Jeannette et j'espère qu'on se souvient encore de moi.



La parole aux défunts

Réalisé par Comité des Fêtes du 350e
Municipalité de Cap-Saint-Ignace

Bertrand Miville Deschênes a réalisé ce livret

© Municipalité de Cap-Saint-Ignace, 2022

Que restera-t-il de nous
Quand nous ne serons plus là
Sinon des chansons d'amour
Qui feront entendre nos voix
À ceux qui vivront
Dans les siècles qui viendront

(Luc Plamondon)